

MICHEL MOHRT

**Deux Indiennes
à Paris**

roman

nrf

GALLIMARD

DEUX INDIENNES A PARIS

MICHEL MOHRT

Deux Indiennes
à Paris

nrf

GALLIMARD

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage quinze exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre numérotés de 1 à 15.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.

© Éditions Gallimard, 1974.

*Quelle sorte de femmes sont-elles
donc, si c'est si grave que cela?
— Il se peut que cela n'ait rien
de grave... il se peut même que ce
soit drôle.*

Henry James,
Les Ambassadeurs.

I

Les années qui suivirent la fin de la guerre, je partageais mon temps entre l'Amérique et l'Europe. Mes séjours, sur l'un ou l'autre des deux continents, ne duraient que quelques mois, un an au plus. En toute saison je traversais l'Atlantique sur les bateaux de la *French Line*. Je vivais avec deux valises. J'habitais des chambres d'hôtel ou des pensions de famille, à proximité des universités et des collèges où j'enseignais, ou bien, à Paris, des appartements de passage. Mes attachements étaient brefs; j'étais pauvre; j'étais libre.

Un jour du mois d'août 1950, à New York, j'embarquai sur le *De-Grasse* à destination du Havre. Le *De-Grasse* mettait neuf jours à faire la traversée : c'était assez pour que les intrigues ébauchées sur le navire aient le temps de fleurir; c'était trop peu pour qu'elles puissent tourner au drame.

Accoudés à la lisse, les voyageurs regardaient la foule des parents et amis massés sur le quai, et qui agitaient des mouchoirs en signe d'adieu tandis que le navire s'éloignait, tiré par les remorqueurs. Je

remarquai une jeune femme parmi les passagers et jouai des coudes pour m'approcher d'elle.

— On est heureux de quitter New York par cette chaleur, dis-je. Sur l'Océan, il fera frais.

La passagère se tourna vers moi et, avec un air de regret, fit signe qu'elle n'avait pas compris. Je répétais la phrase en anglais. Elle répondit avec soulagement par une banalité du même genre.

— J'ai honte de ne pas savoir un mot de français, dit-elle. C'est pour l'apprendre que je vais en France.

— Vous voyagez seule?

— Oui, dit-elle. Je vais rejoindre mon père qui est à Cannes où il joue au golf. Est-ce que vous jouez au golf? Mon père est veuf. Il a des bonnes amies impossibles qu'il ramasse Dieu sait où. Il faut que j'aie le surveiller.

Je me nommai.

— Mon nom est Sarah Melvin, dit l'inconnue.

— C'est un joli nom, dis-je. C'est... C'est biblique.

— Oui, dit-elle en riant. Je pense que c'est biblique.

Je m'excusai et quittai la voyageuse. Je me rendis à la salle à manger où je soudoyai le maître d'hôtel pour me faire placer à la table de Miss Melvin. J'allai sur le pont-promenade et retins auprès du steward deux chaises longues côte à côte, à son nom et au mien. Je m'enfermai ensuite dans ma cabine, abandonnant le navire aux passagers des deux classes lancés à sa découverte.

L'entrée de Sarah Melvin dans la salle à manger, le soir même, ne passa pas inaperçue. Les trois hommes

à sa table — un banquier américain, un ingénieur français et moi-même — se levèrent pour l'accueillir. Le cinquième convive était une vieille dame, professeur de français aux États-Unis, douée — nous nous en aperçûmes dès ce premier repas — d'un appétit qui lui permettait de manger de tous les plats figurant au menu.

Sarah Melvin posa près de son assiette un briquet, un étui dans lequel elle prit une cigarette. Elle mit celle-ci dans un long fume-cigarette et attendit que l'un de ses voisins lui donnât du feu. Elle portait une robe de dîner noire, laissant à nu les bras et les épaules, couleur de pain brûlé. Sur ce noir tranchait l'éclat des bijoux d'or blanc et d'argent. La peau mate, les lèvres ourlées, un peu épaisses, les cheveux frisottés qu'elle avait peine à rassembler en un chignon, placé bas sur la nuque, étaient ceux d'une femme du Sud.

Comme nous nous levions de table, j'invitai ma voisine à prendre un verre au bar.

— Il y a toujours des raisons obscures qui poussent les gens à sortir de chez eux, dis-je. Des raisons qu'ils ne s'avouent pas eux-mêmes.

— Rien d'obscur en ce qui me concerne, dit Sarah Melvin. Je ne connais pas l'Europe, cela ne pouvait durer. Tous mes amis sont allés en Europe.

— Vous n'êtes pas une touriste ordinaire. Et vous n'êtes pas une étudiante. Il y a autre chose.

— Eh bien! s'exclama la voyageuse en riant, vous m'en ferez part quand vous l'aurez trouvé.

Le coude sur la table, le menton posé sur le poing

fermé, elle se tenait penchée en avant. De temps à autre, la main s'ouvrait, les doigts se déplaient, s'allongeaient, se posaient au hasard sur le visage, au bout du nez retroussé.

— Où habitez-vous à New York? dis-je.

— Dans la Neuvième rue, près de Washington Square.

— Je parie que vous avez fait vos études à Vassar, ou à Smith ou à Rebecca-Sloane.

— Vous vous trompez. Dans aucun de ces collèges pour jeunes filles riches. Ça vous étonne? C'est ainsi. Je ne le regrette pas. Quand on connaît les filles qui sont passées par ces collèges, on n'a pas envie de leur ressembler.

— Et, à New York, qu'est-ce que vous faites?

— Mais c'est un interrogatoire!

— Écoutez, dis-je, neuf jours sont vite passés. Il n'y a pas de temps à perdre si l'on veut se connaître.

— Mais je ne sais pas si j'aurai envie de vous connaître! dit Sarah Melvin.

Je sus très tôt que la voyageuse avait vécu trois ans avec un homme divorcé et qu'elle l'avait vu décliner, perdre sa situation, sa santé, ses amis. Il s'était fait désintoxiquer mais, au bout de quelques semaines, recommençait à boire.

— Je lui téléphone trois, quatre fois par jour, dit-elle. Il veut savoir où je me trouve, et avec qui. Il lui arrive de m'appeler au milieu de la nuit et je dois le rejoindre ou bien il menace de se tuer. Il me croit partie pour un mois. Il ignore que je vais rester à Paris

un an, peut-être plus... J'ai loué mon appartement pour un an.

— C'est pour le fuir que vous allez en Europe.

— A ajouter à toutes les raisons que je vous ai données, dit Sarah Melvin. Je vous trouve bien curieux. Mais, sur vous, vous ne dites rien.

— Si je fais parler les autres, c'est pour éviter la tentation de parler de moi.

Le matin du troisième jour de mer, je montai sur le pont-promenade et vis Sarah Melvin en conversation avec un passager qui prenait seul ses repas devant un couvert vide : celui de sa femme qui ne quittait pas sa cabine. Sarah Melvin fit semblant de ne pas me voir.

Deux jours plus tard, au dîneur solitaire, diplomate anglais, succéda un banquier suisse, puis l'ingénieur, notre compagnon de table, à qui Sarah Melvin parut trouver soudain de l'intérêt. Mortifié par cette inconstance, je fus assez sot pour le laisser paraître. Le septième jour de la traversée, Sarah Melvin fit une incursion en classe touriste pour améliorer son tableau de chasse.

— Notre compagne de table s'encanaille, dit l'ingénieur.

J'avais renoncé à tenir compagnie à Sarah Melvin jusqu'à l'aube et à boire avec elle whisky et champagne dans les différents bars et salons du paquebot. J'y faisais au moins des économies. Le huitième jour, je l'appris par le Commissaire, elle avait découvert le pernod. Tout au long du voyage, à un moment ou à un autre de la journée, Sarah Melvin m'était revenue,

comme si elle avait craint de me perdre tout à fait.

— Que cherchez-vous? lui demandai-je.

— Mais, dit-elle, je cherche à m'amuser. Qu'y a-t-il d'autre à faire sur ce bateau?

— Vous y mettez une telle ardeur que l'on pourrait croire que vous cherchez autre chose.

— Mais quoi donc?

— Le banquier suisse ferait un mari très convenable.

Sarah Melvin lança un éclat de rire qui lui était familier.

— Ce n'est pas pour chercher un mari que je vais en Europe, dit-elle. Pour cela, je n'avais nul besoin de quitter l'Amérique.

— Vous vous dispersez.

— Écoutez, dit-elle, je m'amuse comme je l'entends. Je trouve que vous devenez maussade. Vous étiez plus gentil les premiers jours.

Je me le tins pour dit et me gardai de faire d'autres remarques du même genre.

La veille du débarquement, l'atmosphère du bord changea. On vit apparaître des gens que l'on n'avait pas vus de toute la traversée : la femme du diplomate anglais, entre autres, dont l'élégance éclipsa pour un soir celle de Sarah Melvin. On surprit des conversations tenues à voix basse. La guerre de Corée venait d'éclater. Les Russes avaient la bombe atomique, ce qui enlevait aux États-Unis leur supériorité tactique. Les divisions soviétiques, massées en Allemagne de l'Est, étaient à quelques jours de marche de la côte atlantique. Une troisième guerre mondiale était possible. L'Europe

en serait le théâtre. Rien n'empêchait que se produise en France, en Italie, ce qui s'était produit à Budapest, à Prague... A la gare maritime du Havre, les passagers se précipitèrent sur le kiosque à journaux pour connaître les dernières nouvelles de la guerre froide. Dans la cohue du débarquement, je perdis de vue Sarah Melvin. Je ne la retrouvai pas dans le train, ni sur le quai de la gare Saint-Lazare.

Rue d'Amsterdam, j'attendis près de mes valises qu'un taxi s'arrête à ma hauteur. Ce fut un taxi Renault rouge et noir, il y en avait encore quelques-uns en service, qui m'emporta vers la Madeleine. Comme il allait s'engager dans la rue Tronchet, le taxi fut dépassé par une voiture de sport où, entre deux hommes en tenue d'été, la chevelure au vent, je reconnus Sarah Melvin. Elle tourna la tête et agita le bras dans ma direction, mais j'affectai de ne pas la voir.

Boulevard Saint-Germain, je fis arrêter le taxi devant un café. Je demandai à la caisse un jeton de téléphone et descendis à la cabine. J'allais appeler une amie, Nicole V., que je savais être à Paris en ce début du mois d'août, pour les collections de mode. La sueur coulait sur mon visage tandis que j'écoutais retentir la sonnerie du téléphone. On décrocha.

— Depuis quand êtes-vous rentré? dit la voix de Nicole.

— Je débarque à l'instant. Êtes-vous libre pour dîner? Ne dites pas non. C'est ma première soirée à Paris. Je vais porter mes valises dans un appartement que l'on m'a trouvé et je vous rejoins.

— Vous avez trouvé un appartement! s'écria Nicole. Où ça?

— Au diable. Près de la porte d'Orléans.

— Et qu'allez-vous en faire?

— Comment, ce que je vais en faire? Je vais l'habiter.

— Qu'allez-vous en faire quand vous repartirez?

— J'arrive... Je verrai plus tard.

L'appartement de trois pièces, rue d'Alésia, était au deuxième étage sur rue. Au-dessus du lit-divan, une tapisserie couvrait le mur : un couple de lions jaunes, le mâle et la femelle, en arrêt sur un rocher jaune, guettaient des cavaliers dans un désert de sable. Une table en bois blanc, un fauteuil club en faux cuir constituaient le mobilier. Il n'y avait pas de salle de bains. Le locataire en titre, qui me sous-louait les lieux, habitait la province. Il devait venir occuper une chambre, de temps à autre.

— C'est déprimant, dis-je à Nicole. Les lions surtout sont déprimants. Mais je ne serai pas souvent chez moi.

— Je ne connais que des gens qui cherchent à se loger, dit Nicole. Le pauvre Amaury est toujours à l'hôtel. Quand vous partirez, n'abandonnez pas cet

nrf

